

locomotives assourdissaient l'air. Je m'étais dit en commençant mon voyage qu'il m'était impossible de faire huit jours continus en chemin de fer, et que j'arriverais à différents endroits sur la route. Chicago, la superbe et glorieuse métropole de l'Ouest, se présentait à moi; sans doute j'allais bien y rester au moins vingt-quatre heures. Mais à peine y étais-je descendu qu'un besoin irrésistible d'en sortir s'empara de moi. Que peut offrir la vue des grandes villes au regard fatigué de merveilles? J'ai tout vu dans ce monde et je ne puis plus rien admirer. Que m'importe le spectacle de l'activité humaine, de cette âpreté fiévreuse qui accomplit des merveilles dont l'âme est absente? De grandes rues, de splendides édifices, eh bien! qu'oi! Tant de morceaux de pierre, tant de morceaux de brique, tant de ciment et de pavé Nicholson, tant de machines humaines qui s'agitent à la poursuite folle du souverain million, voilà les villes américaines.—Dans tout cela pas un souffle; les plus grandes pensées, les plus grandes inspirations de notre temps réduites à une jauge pratique qui leur enlève toute poésie et toute grandeur; des affaires, des affaires, *business*, et, après, des délassements automatiques, toujours les mêmes; pas de liaisons; est-ce qu'on a le temps de faire des amitiés quand on ne s'en donne pas même pour les besoins essentiels de la vie? Et puis, connaît-on même l'ami qu'on voudrait se faire? D'où vient-il, qu'a-t-il été? Dans ce tourbillon d'êtres humains qui arrive et se déplace à chaque instant, sur qui peut-on arrêter sûrement son regard et appuyer sa confiance? Qu'on admire si l'on veut des villes comme Chicago qui se font en trente ans, il est impossible d'y rien aimer. Ce ne sont pas deux ou trois mille tueurs de cochons, logés dans le marbre et chiffant de quatre heures du matin à six heures du soir, qui peuvent inspirer un grand enthousiasme. Pour moi, j'en veux à toutes les grandes villes où la richesse est ignorante et barbare; je les hais, je les fais! leur luxe fatigué plutôt qu'il n'éblouit mon regard, et je m'étonne de ce qu'on se donne tant de mal pour être magnifique quand il en faut si peu pour être heureux. Être heureux! je me trompe, c'est là le difficile, et c'est parce qu'ils se sentent incapables d'arriver au bonheur que les hommes s'étourdissent à la poursuite de l'or.

A. BATES.

(A continuer)

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. HELLO.

I
(Suite.)

Pourquoi donc le symbolisme est-il plus familier à l'Orient? La raison n'en est pas comme le croyait Fénelon, que certains climats ont le don de produire certains génies comme certains fruits; ni comme le dirait Muzaine, que les peuples de l'Asie sont plus voluptueux que ceux de l'Occident. Mais le monde terrestre n'était que le langage de Dieu, le reflet du monde spirituel, il est probable que la nature y étant plus parfaite et plus belle, les symboles soient plus parfaits et plus frappants.

Ce qui explique ces différences marquées dans les œuvres littéraires, ce n'est ni le climat, ni la distance, ni le temps, ni même les mœurs. Car si deux hommes ont contemplé le même idéal, dans le même objet, qu'ils que soit la diversité des temps et des lieux, leurs ouvrages se ressembleront nécessairement. Ainsi la fleur en changeant de climat ne change pas de nature, parce qu'elle vit toujours de la même assimilation.

Les littérateurs de l'Occident ont contemplé leur idéal dans l'homme. Et certes il ne faut pas le leur reprocher, puisqu'il doit s'y trouver plus parfait encore que dans l'ordre de la nature. L'homme est en effet l'image de Dieu, la pensée vivante de Dieu, chargée d'expliquer au monde sa vérité, sa beauté et sa bonté. Mais pour avoir l'homme complet il ne faut le séparer ni du monde spirituel auquel il tient par son âme, ni du monde matériel auquel il tient par son corps. Or telle a été l'erreur des poètes de l'Occident. Ils ont peint l'homme vivant, mais isolé dans le monde, n'ayant à ses côtés que des hommes semblables à lui. Ils ne sont pas sortis de l'homme; c'est pourquoi ils ne sont jamais divins.

Toutefois ils ont suffisamment entrevu le vrai, le beau et le bon pour être quelquefois sublimes et mériter alors l'admiration de la postérité. Ils ont fait réellement des œuvres d'art. Ils ont exprimé l'idéal dans des formes sensibles. Ils ont fait des ouvrages vivants de leur souffle, respirant la même vie que le génie lui-même. C'est autant qu'il faut pour être immortel; car l'art ne meurt pas.

L'art n'est pas ce qu'on l'a fait trop souvent, une science qui calcule les combinaisons des phrases et des mots pour donner à des œuvres médiocres l'apparence de la vie et un rayonnement factice qui imite la splendeur du génie. L'art n'est pas l'opposé d'un génie. Il en est encore moins la servile imitation. L'imitateur du génie ne sera jamais qu'un insipide parodiste. Témoins: la *Henriade* et les *Odes* de Rousseau.

L'art c'est l'expression sensible de l'idéal. Son but c'est de reproduire le Beau. Mais le Beau est inséparable du Vrai, comme le rayon est inséparable de l'astre qui l'envoie, et le vrai est essentiellement bon. Ces trois choses sont distinctes mais indivisibles, comme les trois personnes éternelles dont elles sont l'image et les rayons.

Ainsi donc il y a deux parties distinctes dans une œuvre d'art, l'idéal qui représente l'âme, et la forme sensible qui correspond au corps. C'est l'intime union de ces deux éléments qui fait la vie de l'art. Cette vie est à la fois sensible et morale, comme la vie humaine: elle a le même but, elle doit être soumise aux mêmes lois.

Dieu dans l'idéal est le but de l'art comme dans le bonheur il est la fin dernière de l'âme. Sans doute l'âme humaine tend nécessairement vers cet idéal; car l'idéal du génie n'est pas autre que celui de l'âme ordinaire. Toute intelligence est faite pour la vérité, toute imagination tend à la beauté, tout cœur aspire à la bonté. Aussi ne parlai-je pas de ces aspirations nécessaires et communes à tous les hommes. L'aspiration du génie est plus ardente, plus éclairée et plus sublime. Elle diffère essentiellement de l'autre en ce qu'elle n'est pas déterminée par l'impérieuse nécessité de la nature, mais par le rayon de l'inspiration qui descend dans l'âme et lui montre dans une lumière plus parfaite et dans un jour plus ravissant cet idéal qui nous poursuivait tous.

Dans l'ordre surnaturel il faut à l'homme avant tout la grâce. Dans le monde intellectuel et artistique il lui faut avant tout

l'inspiration. Tout homme n'a pas reçu du ciel une constitution robuste ou l'âme d'un héros; de même tout homme n'a pas reçu une intelligence sublime. Mais eut-il en lui-même cette lyre harmonieuse, si le doigt divin de l'inspiration n'en touche pas les cordes, elle ne rendra jamais des sons sublimes. Il aura le génie en puissance, comme au printemps le rosier qui le sa fleur enveloppée dans ses langes. Pour que la fleur sorte et s'épanouisse, il lui faut le rayon d'en haut; pour que le génie passe de la puissance à l'acte il lui faut l'inspiration. L'inspiration est donc la première loi de l'art comme la grâce la première loi de la vie morale, comme la lumière la première loi de la vie physique.

Qu'est-ce donc que l'inspiration? Comment opère-t-elle ces effets merveilleux? Serait-elle un rayon de la pensée divine qui vient illuminer l'intelligence de l'homme? Vient-elle comme l'éclair en courant d'un pôle à l'autre, ou comme le soleil à ses heures marquées d'avance? Réveille-t-elle chez tous les hommes les mêmes élans et les mêmes transports? C'est là plus que nous pourrions dire.

Mais si l'inspiration ne nous a pas livré ses secrets sur elle-même, du moins ne peut-elle nous cacher ses effets. Si tôt que le rayon d'en haut tombe sur une âme, elle s'élançait avec une irrésistible ardeur vers l'infini. Le rayon du ciel, qu'on l'appelle grâce ou inspiration, donne à l'âme plus de force parce qu'il lui donne plus de lumière. Il accroît ses desirs et ses aspirations parce qu'il lui montre plus ravissant le but auquel elle tend.

De la disposition de l'âme par la grâce naît le concours de la volonté de l'homme avec celle de Dieu. C'est la seconde loi de la vie morale. Ainsi au rayon de l'inspiration répond dans l'âme l'aspiration vers cet idéal qu'elle entrevoit tout rayonnant d'une céleste splendeur. C'est la seconde loi de l'art.

Cette aspiration est triple et un: à la fois, comme l'âme humaine une dans sa substance est triple dans ses facultés. Quand donc l'âme prenant ses ailes, laisse là le corps et les sens pour contempler de plus près les régions sublimes de l'idéal ou quand, s'enfermant dans le règne mystérieux de la nature visible, elle force les créatures à lui dévoiler le symbole que Dieu a mis au fond de leurs entrailles, elle cherche à satisfaire ce triple besoin du Vrai, du Bon et du Beau qui fait le glorieux tourment de sa nature privilégiée.

Quand l'inspiration est venue montrer au génie cet idéal qu'il doit reproduire dans ses œuvres; lorsqu'il s'est élancé vers lui avec la vitesse puissante de l'aigle qui s'envole au séjour du soleil, et qu'à l'aide de la lumière céleste il est parvenu à le contempler de plus près et à mieux saisir tous ses traits, il faut encore qu'il les reproduise sous une forme sensible. Or cette reproduction qui est une création véritable, puisqu'il s'agit de revêtir une idée d'une forme sensible et d'en faire un seul être vivant, cette création est un travail. Le travail est donc la troisième loi de l'art, comme la lutte est la troisième loi de la vie.

De fait il n'y a pas eu d'œuvre sublime sans travail. Dieu même semble s'être imposé cette loi quand il a voulu créer l'homme son chef-d'œuvre. Car il délibère en lui-même, disant: Faisons l'homme à notre image. Et lui-même pétrit du limon de la terre le corps de l'homme et répand sur son visage un souffle de vie que trois mille ans plus tard David y contemplant encore dans ses poétiques ravissements. "Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine."

Sans doute le travail ne peut suppléer ni l'inspiration d'en haut, ni les aspirations et ces sublimes contemplations du génie dans le ravissement de ses extases, mais il est nécessaire pour donner à l'idée sa forme et son rayonnement parfait. Ainsi le verre qui entoure une flamme ne peut éclairer par lui-même; mais il permet à la lumière de rayonner davantage à nos yeux; plus le verre sera poli plus la lumière jaillira pure et limpide. Ainsi le travail ne fait pas le diamant, mais en le taillant il multiplie l'éclat de ses feux. Il en est de même pour l'art: plus sa forme sera parfaite, mieux elle laissera rayonner au dehors les splendeurs de la pensée.

Mais il est naturel que le travail soit moins pénible sous le feu de l'inspiration. Quelquefois l'inspiration se fait sentir seule; et l'on voit qu'alors l'expression n'a rien coûté, mais qu'elle est née dans une seule conception avec l'idée qui l'anime. L'expression est alors souvent la plus simple, comme dans les sublimes récits de Moïse, ou inachevée, comme si le poète laissait au silence le soin de compléter la parole. "Dixit que Deus: Fiat lux. Et facta est lux." Ici c'est la simplicité de la parole qui en fait la sublimité. Ailleurs c'est le silence. "Invenit pressu sibi domum turten nidum sibi ubi ponat pulos suos. *Altaria tui, Domine virtutum.*" Et l'âme ravie dans l'amour de son Dieu a perdu soudain le langage des sens. Mais le poète n'en est que plus sublime; où le cœur tressaille à cette pensée que lui seul a reconnu et que les sens sont impuissants à rendre: il a rendu sa pensée présente à l'âme sans le secours des sens. Le poète est aussi plus vrai; car l'amour aime mieux le silence que les paroles.

C'est un des traits caractéristiques du style de l'Écriture, que cette concision avare de mots et de détails, et ces silences sublimes plus expressifs que la parole. Les poètes sacrés ne s'amusaient pas à décrire amoureusement la lumière que le ciel leur envoi; ils la font jaillir à nos yeux et ils se taisent. Le silence est la langue de l'extase comme celle de l'amour. Un homme ravi au-dessus des sens peut-il s'amuser à flatter l'oreille par des paroles harmonieuses et florissantes.

Ce qui explique ce caractère de la poésie biblique, c'est plus encore que le génie de la langue, l'inspiration céleste qui l'éclair.

C'est encore ce qui fait la supériorité de l'Écriture sur toutes les œuvres de la poésie profane. Elle ne cherche pas à relever et embellir par la pompe et l'harmonie des paroles les idées qu'elle reçoit de Dieu. Elle n'a d'autre ambition que de répéter sur sa lyre fidèle les notes sublimes qui descendent du ciel. Elle accorde sa harpe aux sons des harpes de Dieu; s'oublant elle-même, elle ne pense qu'aux suaves harmonies qu'elle entend et aux sublimes visions qu'elle contemple. Toutefois il ne faudrait pas croire que le génie de l'homme est étranger à ces sublimes créations. Sans doute Dieu aurait bien pu inspirer à un enfant les odes sublimes d'Isaïe ou de David. Il ne l'a pas voulu. Il a choisi pour publier ses oracles ce qu'il y a de plus grand sur la terre, le génie et la vertu, afin de nous montrer que ce qu'il y a de plus beau ici-bas est fait pour sa gloire.

Il a voulu d'ailleurs s'accommoder à notre faiblesse et parler notre langage. Aussi n'a-t-il pas dicté l'expression de ses idées. Chaque écrivain traduit l'inspiration divine dans son propre langage. Le style des écrivains sacrés est aussi divers que celui des écrivains profanes. Dieu leur a donné l'idéal; il leur a laissé le soin de l'exprimer dans une forme sensible.

La littérature sacrée est donc née comme la littérature profane par le concours de ces trois lois: l'inspiration d'en haut, l'aspiration vers l'idéal et le travail. Mais ici l'inspiration

étant directe et s'étendant à chacune des pensées du poète; l'aspiration provoquée par l'inspiration divine était la plus sublime et la plus forte; l'âme du poète voyant cet idéal aussi clairement que Dieu le peut montrer à l'homme ici-bas, l'expression jaillit spontanément comme un torrent enflammé. L'âme du poète s'élançait vers les cieux et raisonnait comme une lyre harmonieuse sous le doigt divin. Quand elle est rendue à elle-même et qu'elle revient porter aux hommes les oracles sacrés, tout ce qui l'entoure s'illumine des splendeurs célestes qu'elle porte en elle-même, toutes les voix de la terre lui redisent les sons de l'harmonie céleste. Au si reconnaît-elle sans travail les sons et les couleurs qui conviennent le mieux à ses pensées.

Le symbolisme d'ailleurs facilite merveilleusement cette incarnation de l'idée dans une forme sensible; car il spiritualise le règne de la nature et prépare ainsi d'avance un épanouissement facile à l'écrivain inspiré.

Le travail a donc moins fait pour la poésie hébraïque que pour toutes les autres. Elle est née principalement de l'inspiration. Aussi est-elle naturellement noble, élevée, sublime; elle contemple. Son pied foule légèrement la terre, son front couronné de flammes s'élève vers le ciel; et le regard fixé sur Dieu dans un calme sublime, l'oreille ouverte aux harmonies divines, elle chante. Elle chante, et sa main s'égarant sur sa lyre répète sans qu'elle le cherche le concert des cieux.

La poésie profane n'a ni cette spontanéité, ni cette contemplation. Rarement l'inspiration y domine: ce qui fait le caractère de la littérature grecque, c'est la proportion et l'harmonie. Jamais le poète grec n'est enlevé hors de lui-même; jusqu'à oublier la mesure, jamais non plus le travail n'y va jusqu'au caprice. Il donne à la forme toute la perfection possible pour faciliter le rayonnement de la pensée; mais il ne cherche jamais à la faire briller par elle-même.

La littérature romaine est moins encore que la littérature grecque le fruit spontané de l'inspiration; le travail y domine et s'efforce de cacher sous la beauté de la forme la faiblesse de l'inspiration.

La littérature hébraïque est grande, riche et variée comme la nature, ordonnée comme elle.

La littérature grecque est bien alignée, charmante comme un parterre de fleurs choisies.

La littérature latine n'est qu'un herbier, ou si l'on veut une serre chaude où quelques fleurs seulement ont gardé leur beauté et leur vigueur naturelles.

Ne me demandez pas laquelle je préfère. Ne me demandez pas non plus laquelle est la plus vivante et la plus vraie, la plus véritablement belle, je vous demanderais à mon tour: Quelle est celle où l'inspiration s'épanche à flots plus impétueux et plus profonds? Quelle est celle qui aime Dieu davantage? Quelle est celle qui a le mieux parlé de l'homme, de la nature et de Dieu? Quelle est, je ne dis pas la plus divine, mais la plus humaine de toutes les poésies? Quelle est celle qui rend le mieux nos transports d'amour, les joies pures, les saints enthousiasmes, les tristesses de la vie, les douleurs déchirantes de l'âme? Quelle est celle qui a le moins vieilli et qui a répandu sur les autres de plus vives splendeurs?

La réponse est facile; mais elle serait longue pour ce travail un peu abstrait, un peu confus peut-être et déjà trop prolongé. Résumons seulement les quelques idées fondamentales qui viennent d'être développées.

La parole est l'idée revêtue d'une forme sensible; elle est essentiellement vivante d'une vie bonne ou mauvaise.

(La suite au prochain numéro.)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

BIBLIOGRAPHIE

LES STIGMATISÉES, par le Dr. A. Imbart Gourbeyre. 2 vols. in-12 de 312 et 320 pages, \$1.25; franco par la poste \$1.35. Paris: Victor Palmé, Editeur; Montréal, J. B. Rolland et Fils, 12 et 14 Rue St. Vincent.

Deux volumes auxquels nous ne craignons pas de promettre un immense succès car, à la curiosité qui guide le lecteur en ouvrant ces livres se joint bientôt une impression plus profonde provoquée par le développement d'édification, et de connaissance dans des matières concernant les voies extraordinaires de Dieu sur certaines âmes.

Les Stigmatisées dont s'occupe plus spécialement monsieur le Dr. Imbart Gourbeyre sont Louise Lateau de Bois-d'Haine, en Belgique et Palma d'Orta dans le Royaume de Naples.

Le Docteur a voulu les étudier par lui-même, il l'a fait avec toute l'attention qu'exige la science et avec le respect que commande la religion. Inutile de dire quels intérêts présentent ces études. En y ajoutant une étude sur le système rationaliste qu'il rejette absolument, l'auteur a donné une excellente réfutation de ce système et une démonstration du surnaturel et du divin dans les événements de ce monde.

Ajoutons qu'il ne se prononce sur les faits qu'avec une prudente réserve et qu'il se soumet en tout au jugement de la sainte Eglise.

LÉGENDES DE TOUS PAYS, un vol. in-12, 75 cts., par M. O. de Lamothe. Paris: Ch. Blériot, éditeur. Montréal: J. B. Rolland et Fils, rue St. Vincent, 12 et 14.

M. de Lamothe a pris rang, par des œuvres d'un mérite réel, parmi les meilleurs auteurs de la littérature catholique. Les *Faucheurs de la Mort*, les *Martyrs de la Sibérie*, *Morpha*, les *Camisards*, et les *Cadets de la Croix* ont particulièrement fait son succès. Aujourd'hui l'auteur se présente sous un nouveau jour. Ce sont de simples contes, de gracieuses légendes dont il offre la gerbe à ses lecteurs.

Parmi les perles de cet écrivain légendaire, nous indiquons surtout l'*Oiseau Bleu* et le *Chien*. Dans l'*Oiseau Bleu*, l'auteur intercale très-ingénieusement l'histoire d'un moine de Clairvaux, qui, nouvel Epiménide, resta trois cent soixante-cinq ans absent du monastère.—Dans le *Chien* qui se laissa tenter par Bézéléth, en faisant mauvaise garde sur le seuil du paradis terrestre, M. de Lamothe, nous initie aux mœurs intimes des classes populaires en Russie. Il en est de même dans le *Ver luisant*,